

Teisho de Luc Sojo Bordes « Le Kesa »

Garches, 12.12.2016

Je voudrais parler brièvement du kesa, le vêtement que vous nous voyez porter, soit sous cette forme-ci, soit sous la forme du rakusu, de petit kesa. Maître Deshimaru, quand il a introduit la pratique du zen, a dit qu'il y avait deux choses extrêmement importantes : c'était zazen et le kesa. L'origine du mot kesa vient du sanscrit, *kāṣāya*, qui est la robe des moines et moniales bouddhistes. C'est un vêtement qui remonte à l'époque du Bouddha lui-même. Au départ c'était un vêtement de couleur ocre ou brune, qui évoquait la couleur de la terre. Le Bouddha avait insisté pour que ce soit un vêtement confectionné à partir des matières les plus humbles : des tissus que l'on pouvait ramasser, que les moines pouvaient trouver par terre, parfois même des tissus souillés comme le linge des morts, qui servaient à la crémation. Cela symbolisait le fait que les souillures sont le terreau de la plus haute dimension de notre vie, de même que la fleur de lotus qui prend ses racines dans la vase, et qui donne une très belle fleur ; le lotus étant la posture principale pour la méditation. D'ailleurs pendant zazen, l'état de conscience que l'on appelle *hishiryo*, c'est l'autre attitude d'esprit par rapport aux phénomènes, par rapport aux pensées, par rapport à tout ce qui peut constituer des souillures et qui, en fait, en les sublimant, les transforme en lumière, comme disent les textes.

Ce vêtement, on le trouve dans toutes les écoles bouddhistes, mais dans le zen, il est plutôt de couleur noire, grise, brune ou bleu sombre. Certains kesa peuvent être orange ou rouge, notamment des kesa de cérémonie. Mais le kesa est plutôt une robe qui évoque l'humilité, par la non-couleur.

Toutefois, la couleur peut être une marque hiérarchique dans notre école du zen sôtô. Mais Maître Deshimaru, qui a apporté le kesa et zazen en France, et qui était un disciple de son Maître Kodo Sawaki, n'a pas du tout introduit cette question de hiérarchie par la couleur que l'on a tendance à adopter aujourd'hui dans l'AZI, conformément à l'usage de la Sotoshu Shumicho. Il disait même que tout le monde peut porter le kesa, ce que l'on continue à faire notamment pendant les sesshin, ou même des zazen ordinaires, lorsqu'une personne non ordonnée est désignée comme pilier ou à une autre fonction. Comme elle a une fonction particulière dans le dojo, elle va porter le kesa ou le rakusu.

Dans zen, il y a très peu d'objets qui sont considérés comme sacrés au sens profond du terme, à part le kesa. C'est le seul objet qui a cette dimension. C'est un vêtement qui représente la condition de l'être humain qui pratique la Voie. Ne serait-ce que dans sa facture elle-même : c'est un vêtement à dimension humaine, car bien sûr il est à notre taille - il y a même des dimensions précises mentionnées dans le livre du kesa - mais bien sûr,

quand on est très grand, on peut l'adapter à notre taille. Et il a aussi une dimension illimitée dans le sens où il est formé d'un certain nombre de bandes qui peut être infini. Normalement un moine a trois kesa : un kesa à 5 bandes, le rakusu, que vous nous voyez mettre de temps en temps, le kesa à 7 bandes, qui est un grand kesa, et le kesa à 9 bandes, celui que je porte là, et qui est un kesa que l'on utilise en Europe principalement pour enseigner.

Vous pouvez voir qu'il est cousu point par point, avec des bandes qui sont d'un nombre impair parce qu'il y a une bande centrale. Cela évoque des rizières. Ce qui est important c'est la couture du kesa point par point, instant après instant. J'y reviendrai après.

Vous nous voyez souvent placer le kesa sur la tête, les mains en gassho, et nous recueillir en chantant intérieurement le sutra du kesa, le *Dai sai geda puku*. Il signifie

*Ô vêtement de la Grande Liberation,
kesa du champ du bonheur illimité,
je reçois avec foi l'enseignement du Bouddha,
pour aider largement tous les êtres sensibles.*

On le récite chaque matin, alors qu'on est encore assis en zazen, avant la cérémonie. Pour bien marquer le respect du kesa, on le place sur sa tête, pendant que l'on chante ; on le place plié sur sa tête, car c'est l'endroit le plus haut du corps.

Lorsqu'on s'assoit, on déplie le zagu, qui est un tissu qui sert à protéger le kesa. En effet, dans le temps, les moines n'avaient pas forcément un endroit avec des moquettes pour pratiquer donc on dépliait un tissu, ce zagu, pour ne pas que le kesa soit souillé. De même quand on s'assoit en zazen, comme je le fais là, on ne s'assoit pas sur le kesa. On le ramène derrière soi, sur le zafu et on s'arrange pour qu'il ne traîne pas par terre. De même que chez soi, on le place sur une étagère, on ne le laisse jamais traîner sur une table basse, toujours en hauteur. Il est également recommandé de l'enlever pour aller aux toilettes. Je rentre dans les détails, mais quand on va par exemple aux toilettes pendant kinhin, entre deux zazen, eh bien il faut enlever le kesa rapidement, on va aux toilettes et on le remet après.

Le kesa c'est quelque chose que l'on coupe soi-même, ou bien quelqu'un le coupe pour nous, et on ne décide pas de le porter comme ça sans se le faire remettre. C'est le Maître, ou bien le godo, un enseignant, qui nous remet le kesa au cours d'une cérémonie, soit une cérémonie d'ordination, soit après une cérémonie d'ordination, si on est déjà ordonné. La transmission se fait en se regardant, *menju* en japonais, les yeux dans les yeux. C'est Bouddha qui remet le kesa à Bouddha. Ce ne sont pas deux egos qui s'offrent quelque chose.

Coudre un kesa est une véritable aventure. Quand on s'embarque à coudre un kesa, surtout un grand kesa, on va dire qu'on en a pour 6 mois. En étant régulier. Ça peut se faire

en trois mois si on passe ses journées à ça. C'est une véritable aventure et c'est un enseignement : quand on commence la couture d'un kesa, on n'en voit pas le bout et on ne sait pas quand ça va se terminer. C'est donc exactement comme la pratique pendant zazen, instant après instant, et finalement c'est exactement comme notre vie. On coud un point arrière, point après point, et notre état d'esprit influence complètement la façon dont on coud, notre attention. Si on se trompe, ce n'est pas grave, on défait quelques points, et on recommence. C'est donc une école d'humilité, de patience, et souvent les gens disent que lorsqu'ils cousent un kesa, ils ont l'impression d'être en zazen, comme a dit David, dernièrement, à la sesshin de la Trappe.

Voilà, je n'ai plus grand-chose à rajouter, je vais l'enlever pour que vous puissiez l'examiner. Sinon, pour la petite histoire, on prête de nombreux mérites au kesa ; il y a même des légendes qui courent sur le kesa, qu'il faut prendre pour ce que c'est, à la fois sérieuses et un peu magiques. Notamment certaines personnes ont raconté qu'elles avaient échappé à des accidents parce qu'elles avaient un kesa dans leur voiture. On dit que ne serait-ce que voir un kesa comme vous le voyez actuellement, est un grand mérite. Bref il y a pleines d'histoires qui courent sur le kesa.

Je dois dire que moi au départ, qui suis plutôt d'éducation athée, non cléricale, quand j'ai commencé zazen je disais : « Oh zazen d'accord ! », mais le kesa, je ne comprenais pas du tout ce que c'était. Je voulais bien comprendre intellectuellement, et encore. C'est vraiment en pratiquant, petit à petit, en le cousant, que je suis entré en intimité avec le kesa. Mais là après, c'est vraiment difficile à expliquer. C'est ce qui concrétise le fait que notre pratique n'est pas une simple pratique ordinaire. Souvent, en général, on commence plutôt par un rakusu : je ne dis pas que c'est plus facile, mais c'est plus court. Voilà. Je vais le replier, et après vous pouvez le regarder si vous voulez.
